

Mieux appréhender les processus de coopération

Sans prétention exhaustive, nous souhaitons positionner succinctement notre projet de recherche par rapport à trois grands corpus théoriques qui concernent la coopération : la théorie des jeux, l'économie géographique et l'approche du capital social.

Depuis longtemps déjà la théorie des jeux a étudié la coopération (Von Neumann et Morgenstern, 1944) en démontrant, avec les limitations notamment liées à son abstraction (connaissance du jeu, par les acteurs, univers fini), que des stratégies à dominante coopérative s'avéraient souvent meilleures que des stratégies compétitives (Tucker, 1950 ; Rapoport, 1974 ; Axelrod, 1984). Cependant ces résultats sont obtenus dans le cadre de l'hypothèse comportementale de l'*homo economicus* (comportement exclusivement intéressé, maximisation de l'utilité) à laquelle nous ne souscrivons pas.

Dans le champ de l'économie géographique et régionale, les concepts de district et de « système productif local » ont abordé les phénomènes de coopération dans leur capacité à favoriser la coordination des acteurs socio-économiques et la performance économique.

Dans un cadre plus sociologique, le concept de capital social s'est aussi intéressé à la coopération. Venant compléter le capital humain des individus, le capital social, au sens anglo-américain du terme, représente les « *caractéristiques de l'organisation sociale telles que les réseaux, les normes et la confiance qui facilitent la coordination et la coopération pour un bénéfice mutuel* » (Putnam, 1993).

Ces corpus, et plus spécifiquement les deux derniers, ont obtenu des résultats significatifs qui démontrent l'importance de la coopération dans la dynamique socio-économique des territoires. Et nous proposons de les utiliser dans notre recherche mais dans un second temps seulement. En effet, ils abordent la coopération à travers ses résultats (meilleure coordination économique, efficacité institutionnelle, etc.) plus qu'à travers les processus mêmes de sa mise en œuvre. Or c'est justement cette dimension processuelle de la coopération sur les territoires que nous souhaitons éclairer, à partir de l'observation des comportements coopératifs des acteurs.

Phénomène multiforme et transdisciplinaire, la coopération doit être perçue comme complexe. En nous situant dans la pensée complexe (Morin, 2008), nous proposons de concevoir certains territoires comme des systèmes « *auto-éco-réorganisés* » c'est-à-dire capables de se produire eux-mêmes (auto) dans le cadre d'échanges avec leur environnement (éco) tout en se transformant (ré). (Roggero, 2005, 2006). Dans ce cadre, la coopération est un processus qui participe à la production du territoire en contribuant à son « auto-éco-réorganisation ». Cela nous conduit à privilégier l'étude des *processus* de coopération en analysant comment, lors de projets concrets, certaines personnes sont capables d'élaborer un collectif spécifique qui vient en retour les modifier dans une relation *réursive* permanente. Les conditions d'émergence et d'entretien de cette relation réursive individus-collectif seront donc particulièrement analysées avec l'idée que c'est moins dans le projet lui-même qu'il faut trouver les raisons de son succès ou son échec mais dans les attitudes coopératives d'une part des individus qui le portent et, d'autre part, des territoires où ils apparaissent. Concernant les individus, ou mieux, les personnes engagées dans des processus coopératifs, nous mettrons l'accent sur ce qu'Edgar Morin appelle la « compréhension humaine » (2002). Dans quelle mesure cette « compréhension humaine » présente individuellement ou collectivement sur des territoires est-elle une condition ou un facteur favorisant la coopération ? Dans le même sens, et pour tenter de dépasser le tropisme de sciences sociales étudiant trop souvent l'individu à travers son seul comportement conscient, nous faisons l'hypothèse à explorer que les facteurs de réussite de la coopération font appel à des ressources que les acteurs mobilisent le plus souvent de façon inconsciente. La méconnaissance de cette dimension inconsciente des ressources de la coopération contribue à expliquer que les retours d'expérience demeurant incomplets, ne permettent pas de comprendre les difficultés de telle ou telle expérience de coopération. Plus grave encore, ils empêchent l'essaimage, la reproduction, et la pollinisation des expériences de coopération réussie. Nous trouvons là une limite au développement de cette « économie du nouveau monde ».

Ancrer l'étude de la coopération dans la pensée complexe conduit aussi à envisager son caractère *dialogique* c'est-à-dire la coexistence en son sein de logiques contradictoires bien que complémentaires. Si la coopération s'oppose à la compétition, elle ne l'élimine pas. A fortiori, on peut penser que les deux cohabitent intimement et dialogiquement pour produire, dans un projet de nature coopérative, des temps et des comportements plus compétitifs.

Ainsi proposons-nous d'étudier les processus de coopération en mobilisant l'outillage théorique de la pensée complexe : « auto-éco-réorganisation », récursivité et dialogique, concepts auxquels nous ajoutons l'exploration de la dimension inconsciente de ses processus, destinée à identifier les routines cognitives des acteurs et les mécanismes qu'elles peuvent entraîner et qui affectent les processus de coopération. Sur cette base, la recherche se donne pour ambition l'identification d'éventuels « principes d'action » communs à ces processus coopératifs, communicables et actionnables. Nous entendons le faire selon une méthode originale et à partir de certains territoires.